Simple coup d'œil sur la Bulle de Iovanoff et sur les inscriptions hétéennes.

Par A. Amiaud.

Sans doute il serait décevant d'espérer trouver dans la toute petite bulle de Iovanoff les ressources d'une Pierre de Rosette ou d'une Table de Dali. Cependant on ne peut méconnaître que sa courte légende bilingue, révélée par M. SAYCE sous le nom peut-être prématuré d'Inscription de Tarkondêmos¹), offre une grande importance pour l'étude jusqu'ici peu rémunératrice des inscriptions hétéennes; et les moindres remarques tendant à fixer l'âge de ce précieux petit monument, ou à préciser davantage la lecture des caractères cunéiformes qui y sont gravés, me semblent devoir présenter quelque intérêt.

Il a été d'abord avancé par M. SAYCE, — et c'est encore aujourd'hui, si je ne me trompe, l'opinion généralement admise, — que la bulle d'argent qu'on sait avoir appartenu autrefois à M. Alexandre Iovanoff, et dont malheureusement on ne possède plus que des moulages, doit remonter au temps de Sargon. Le savant assyriologue anglais basait sa proposition sur la forme de quelques-uns des caractères de la légende assyrienne, par exemple du dernier signe *e*, et du signe *šarru*, qui présenteraient d'après lui le type archaïsant des mêmes signes

1) *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*. vol. VII.

de l'inscription de Chypre. (Voyez la planche 11 du vol. III des WAI, et mieux encore la photographie donnée par M. SCHRADER dans une plaquette ayant pour titre *Die Sargonsstele des Berliner Museums, aus den Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften*, Berlin 1882.) Les probabilités historiques, ajoutait-il, plaidaient aussi en faveur de l'époque de Sargon. «Ce fut sous ce roi que pour la première fois la civilisation assyrienne s'implanta durablement dans les pays de l'Ouest. La ruine de Carchemish et l'anéantissement des derniers restes de la puissance hétéenne, en 717 avant JC., durent naturellement amener la désuétude du mode d'écriture propre aux Hétéens et la vulgarisation des caractères cunéiformes en usage chez les conquérants assyriens. A cette époque, *et à cette époque seulement*, on peut s'attendre à trouver les deux systèmes d'écriture employés l'un à côté de l'autre». ¹⁾ Malgré ce qu'il y a de très juste dans les considérations précédentes, on ne saurait évidemment entendre dans son sens absolu l'affirmation qui les termine. Si quelque preuve intrinsèque, tirée de l'examen même du monument, vient lui assigner un âge plus reculé, il faudra bien faire céder les probabilités historiques. Or, est-il vrai de dire que les caractères de la légende de Tarkondêmos et ceux de l'inscription de Chypre appartiennent au même type? Je m'étonne que l'œil exercé de M. SAYCE s'y soit trompé un seul instant. Le signe *e* est toujours dans l'inscription de Chypre et l'ideogramme *sarru* y est toujours . Les signes qui sont faits et sur la bulle de Iovanoff (*er* et *tim* d'après M. SAYCE) sont partout dans l'inscription de Chypre et . En somme, l'écriture de l'inscription d'Idalium est une écriture assyrienne très légèrement archaïque ou archaïsée, je dirai presque l'écriture ordinaire des monuments de Khorsabad. Sur la bulle de

1) *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, vol. VII, p. 297.

Iovanoff, au contraire, l'écriture est toute babylonienne.¹⁾ Elle appartient à ce type de transition qui n'est plus l'archaïque et n'est pas encore tout à fait le babylonien moderne, et dont deux monuments nous ont conservé le modèle: la pierre de Za'aleh et le Caillou Michaux. Que l'on compare les signes des trois inscriptions. La ressemblance est frappante pour le plus typique d'entre eux, pour le signe (Za'aleh, col. 1, l. 3; col. 2, l. 18 et 19; — Michaux, col. 1, l. 14; col. 3, l. 23). S'il y a quelque différence pour les autres, elle est loin d'être aussi grande que celle qui j'ai fait voir tout à l'heure entre l'écriture de Tarkondêmos et celle de Sargon²⁾. Mais encore, les signes autres que *sarru* ont-ils tous été bien lus chez Tarkondêmos? Il faut répondre oui, sans aucun doute, pour les signes , , , ³⁾ et pour l'un des deux signes . Je doute au contraire des lectures adoptées pour les signes et , et pour celui des signes qui précède immédiatement l'ideogramme *sarru*. Je vais exposer mes raisons de douter.

Deux représentations ont été données de la bulle de Iovanoff et de son inscription bilingue: un dessin publié par M. SAYCE dans les *Transactions* de la société d'archéologie biblique, vol. VII, p. 298 (cf. W. WRIGHT, *The empire of the Hittites*, p. 156), et une photographie publiée par M. RYLANDS à la fin du même volume des *Transactions*. Or, tandis que dans le dessin le signe qui termine le nom

1) Cf. PINCHES, *The name of the city and country over which Targûtimme ruled*, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archaeol.*, de mars 1885.

2) Le signe *tim* est sur la pierre de Za'aleh et le Caillou Michaux. Le signe *er* est moins archaïque chez Tarkondêmos que sur le Caillou Michaux, mais se rapproche plus du babylonien moderne que de l'assyrien moderne.

3) Cf. la forme du signe *e*, , dans deux textes babyloniens archaïsants, qui appartiennent à la même époque que la pierre de Za'aleh et le Caillou Michaux: WAI, vol. III, pl. 41 et 43.

royal est très nettement formé, dans la photographie, au contraire, je ne puis voir aucune trace du petit clou horizontal qui entre dans la composition du signe ; même j'ai presque de la peine à trouver la place nécessaire pour ce clou entre le clou vertical précédent et le signe suivant, *šarru*. D'autre part, je n'ose lire *tim* le signe , comme tous les savants l'ont fait jusqu'ici.¹⁾ Le signe *tim* est fait dans le Caillou Michaux comme en babylonien moderne, et chez Sargon. Mais serait absolument identique au signe *mu* de la pierre de Za'aleh et du Caillou Michaux, si le clou horizontal était continué jusqu'entre les deux derniers crochets de droite, au lieu d'être arrêté avant les deux crochets de gauche. Enfin je ne puis lire *rik* le signe , avec M. SAYCE; et M. PINCHES me paraît avoir raison, quand il décompose ce signe en deux parties, dont la première est très probablement *qu*.

Conclusion, de deux choses l'une. Ou bien la photographie est plus fidèle que le dessin; je lirais alors soit < | (*Tar-qu-u-mu-diš*), soit | (*Tar-qu-lal-te*). Ou bien la photographie est imparfaite et le dessin a corrigé son imperfection; il faut lire alors < | (*Tar-qu-u-mu-me*). Une autre lecture possible, *Tar-qu-lal-se-me*, n'a guère de vraisemblance.²⁾

N'était la grande autorité, en matière de déchiffrement, des savants anglais et particulièrement de M. PINCHES, je n'hésiterais pas un moment à m'en rapporter à la photographie plutôt qu'au dessin de la bulle de Iovanoff, et à me décider pour l'une des deux lectures *Tarqûmudiš* ou *Tarqulalte*, de préférence pour cette dernière. Mais nous

1) Cf. cependant PINCHES, *loc. cit.*, p. 124, *in fine*.

2) Et cependant ne serait-il pas séduisant de voir une oreille dans le second hiéroglyphe de la légende hétéenne (celui où M. SAYCE a vu une maison) et d'y chercher la représentation idéographique de la fin de notre nom *seme*, שמש, «entendre»? Mais il faut dire qu'on a quelques raisons de douter que le langage des Hétéens fût sémitique.

n'avons aujourd'hui qu'une légende assyrienne de quatre mots pour y appuyer toutes nos tentatives d'interprétation des inscriptions hétéennes, et ce n'est pas quand on est réduit à une base si étroite qu'on doit se montrer moins soucieux de sa solidité. Souhaitons donc qu'on veuille bien trancher aussi définitivement que possible ces questions de lecture par une révision directe du moulage que possède le British Museum.

Quoi qu'il en soit, un fait me semble dès à présent certain; c'est que notre petit monument est antérieur de plusieurs siècles au temps de Sargon. La pierre de Za'aleh est datée; elle remonte au règne de Marduk-nâdin-aḫê, contemporain de Téglathphalasar I; et le Caillou Michaux est de la même époque, puisqu'un personnage qui est partie au contrat dans ce dernier texte, Tâb-ašap-Marduk fils d'Ina-Esakil-zêrî, figure comme témoin dans le premier. C'est donc vers le onzième siècle avant J. C. que la bulle de Iovanoff doit avoir été inscrite. A cette époque, la domination hétéenne s'était étendue déjà depuis quelques centaines d'années sur l'ouest de l'Asie Mineure et jusque sur la Syrie.¹⁾ La civilisation hétéenne était depuis longtemps en contact avec la civilisation plus avancée des Babyloniens, et l'on ne saurait s'étonner de rencontrer dès alors une légende en caractères cunéiformes sur le médaillon d'un de ces princes qui se firent les premiers intermédiaires entre le vieil art chaldéen et l'art grec naissant.

Avant de passer à l'examen de la légende hétéenne de la bulle de Iovanoff, il me reste à faire une dernière remarque sur sa légende cunéiforme. On a été jusque aujourd'hui d'accord pour la lire ainsi: *Tarqûtimme* (je garde pour plus de clarté la lecture généralement admise) *sar mât Ermê*. Mais cette lecture ne tient pas compte

1) «The period therefore to which we must assign the extension of Hittite power into the West of Asia Minor can not be later than the 12th century B. C. and may be as early as the 15th.» SAYCE, *Transactions of the Soc. of Bibl. Archaeol.*, vol. VII, p. 272.

d'une particularité pourtant bien frappante dans la disposition de la légende. Qu'on veuille bien se reporter au dessin ou à la photographie de la bulle de Iovanoff. Elle représente un personnage debout, sans doute le roi Tarqûtimme, de chaque côté duquel est gravé, dans ce que j'appellerai le champ de la bulle, le double d'une même légende hétéenne. La légende cunéiforme est gravée dans un exergue. Puisque le premier signe de l'inscription hétéenne, représentant une tête de bouc, est placé naturellement en haut, à droite et à gauche de la tête du roi, il semble donc que le premier signe de l'inscription cunéiforme doive être cherché aussi en haut et à droite de la tête du roi, à peu près au dessus du premier signe de l'inscription de droite hétéenne. D'autant plus que, juste au dessus de la tête du roi, un vide très marqué, et le seul qu'on constate d'ailleurs, a été laissé dans la légende cunéiforme. Mais alors on pourrait ne plus lire : *Tarqûtimme sar mât Ermê*; et on serait en droit de couper les mots ainsi : *Mê Tarqûtimme sar mat er*. Cette lecture, objectera-t-on avec raison, ne donnerait plus de sens en assyrien. Mais qui nous assure absolument que notre légende cunéiforme cache de l'assyrien? Les mots «roi» et «pays» sont exprimés par des idéogrammes qui peuvent comporter, aussi bien que les lectures assyriennes *sarru* et *mātu*, toutes autres lectures non assyriennes. Le nom royal n'est pas lu sûrement et d'ailleurs ne prouverait rien, puisqu'il ne peut être en tout cas qu'une transcription, non une traduction; et le nom de pays que l'on a voulu lire *Ermê* est resté jusqu'ici non identifié. Voyez pour preuve l'article cité de M. PINCHES, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archaeol.*, mars 1885, et la réponse de M. SAYCE, *ibid.*, mai 1885. Certes, je suis plutôt disposé à croire que la légende en signes cunéiformes couvre une phrase assyrienne et j'incline volontiers à lire comme l'ont fait tous les savants. Il n'en est pas moins vrai que le groupement des caractères de notre légende reste irrégulier et qu'il y a là une

certaine difficulté sur laquelle il était bon d'appeler l'attention. Dans une question obscure comme celle qui nous occupe, la plus minime critique peut avoir son importance.

J'ai dit tout à l'heure que l'inscription hétéenne de notre bulle était répétée deux fois, une fois à droite, et une fois à gauche du personnage représenté. C'est là un fait qui mérite d'être noté. Il semble être commun à un grand nombre de petits monuments hétéens. La plupart des sceaux en pierre dure de la collection de M. SCHLUMBERGER, que M. PERROT a fait connaître dans la *Revue Archéologique* du mois de décembre 1882¹⁾, offrent la même répétition de leurs légendes. Voyez par exemple les numéros 2, 3 et 4, 5, 6, 10, 13, 14, 18 et peut-être d'autres encore. Puisque la bulle de Iovanoff était connue longtemps avant qu'on eût retrouvé les Hétéens, rien ne saurait répondre plus victorieusement aux doutes qu'on a émis sur son authenticité que la constatation d'un semblable trait de famille.

Mais cette double reproduction d'une même légende a un autre intérêt pour nous. Grâce à elle, nous allons pouvoir plus sûrement discerner l'ordre des signes dont se compose notre inscription hétéenne et en préparer la lecture. C'est un fait reconnu maintenant et bien établi que les textes hétéens sont écrits *βουστροφηδόν*, et que chaque ligne commence du côté vers lequel regardent les hiéroglyphes.²⁾ J'ajoute que, dans les textes dont nous avons le début, la première ligne commence toujours à la droite du lecteur. Il n'y a donc point de doute que le premier signe de notre inscription soit la tête de bouc, que je désignerai par la lettre A ; dans la légende de droite, aussi bien que dans la légende de gauche, elle est le signe

1) On les trouve reproduits encore chez W. WRIGHT, *The empire of the Hittites*, planches 16 et 17 ; dans les *Transactions* de la société d'archéologie biblique, vol. VIII, p. 422, et dans les *Proceedings* de février 1884.

2) SAYCE, *Transactions*, vol. VII, p. 275.

le plus rapproché de la tête du roi et regarde vers la droite. On ne peut se refuser non plus à donner la seconde place, comme le fait M. SAYCE, au signe qui est immédiatement écrit dans la légende de droite au dessous de la tête de bouc, et que je désignerai par B. Mais je ne puis suivre M. SAYCE plus avant, et l'ordre qu'il assigne aux quatre autres hiéroglyphes me semble erroné. Après les signes A B, dit ce savant, «le graveur doit avoir tracé l'obélisque (C), entre la lance et la partie inférieure du personnage; puis, conformément à la manière d'écrire *βουστροφηδόν* qui distingue les inscriptions hétéennes, il doit avoir recommencé de l'autre côté de la lance, en partant du bas de là bulle et montant vers le haut.¹⁾» Si donc nous désignons le double obélisque par D, le signe immédiatement au dessus par E, et enfin par F le signe composé de quatre traits verticaux et d'un petit trait horizontal, nous aurons pour la légende de droite, d'après M. SAYCE, l'ordre suivant: A B C D E F. Mais cet ordre me paraît inadmissible pour deux raisons. Premièrement, parceque si M. SAYCE divise

A F

ainsi en deux lignes verticales la légende de droite, B E,

C D

il devrait plutôt, puisque la tête de bouc, A, regarde vers la droite, commencer par la ligne de droite F E D et lire par conséquent F E D C B A ou mieux F E D A B C. Deuxièmement surtout, parce qu'il est alors forcé de diviser pareillement la légende de gauche en deux lignes verticales, B A

F

E , et qu'il se heurte alors à un ordre des signes dif-

D C

férent de celui qu'il devrait retrouver, soit qu'il lise A C D E F B, soit qu'il lise A C B F E D. Il n'y a qu'un ordre des signes qui puisse également se justifier par la com-

1) SAYCE, *ibid.* p. 299.

paraison des deux légendes. Dans la légende de droite, A forme à lui seul une première ligne à lire de droite à gauche : B F, une seconde ligne à lire de gauche à droite ; E, une ligne de droite à gauche ; D, une ligne de gauche à droite ; C, une ligne de droite à gauche. Dans la légende de gauche, A forme une ligne à lire de droite à gauche ; B, une ligne de gauche à droite ; F, une ligne de droite à gauche ; E, une ligne de gauche à droite ; D, une ligne de droite à gauche ; C, une ligne de gauche à droite. Dans les deux cas, nous avons l'ordre A B F E D C. Et qu'on ne juge pas que mes indications : de gauche à droite, ou réciproquement, soient superflues, parceque chaque ligne n'est composée que d'un seul signe. Comme en effet la légende de droite compte à mon avis cinq lignes, celle de gauche, six, et comme la première ligne des deux légendes (en d'autres termes, la tête de bouc, toujours tournée vers la droite) doit se lire toujours de droite à gauche, il résulte de là que le signe F, placé à la seconde ligne, lue de gauche à droite, dans la légende de droite, passe à la troisième ligne, lue de droite à gauche, dans la légende de gauche ; que le signe E, placé à la troisième ligne, lue de droite à gauche, dans la légende de droite, passe à la quatrième ligne, lue de gauche à droite, dans la légende de gauche. Ces signes F et E, les seuls avec A susceptibles, si je puis ainsi dire, d'orientation, doivent donc être orientés différemment dans chaque légende ; et c'est là justement ce qu'on peut constater, en consultant les représentations de la bulle de Iovanoff.

Je le répète, le seul ordre des signes qu'on puisse admettre après un examen comparé des deux légendes est le suivant : A B F E D C ; c'est à dire : la tête de bouc, — le signe où M. SAYCE a voulu reconnaître, probablement à tort, l'image d'une maison, — le signe composé de quatre traits verticaux et d'un trait horizontal, — le signe placé immédiatement au dessous de celui-ci dans les deux légendes, — l'obélisque double, — et l'obélisque simple.

Tout autre ordre devrait nécessairement présupposer une marche différente dans l'écriture et la lecture de chacune des légendes.

Si ce n'est pas moi qui fais erreur, et si ma dernière proposition est juste, la base sur laquelle M. SAYCE a cru pouvoir appuyer ses tentatives de déchiffrement se dérobe, les premières assises qu'on jugeait solides s'écroulent, et tout est à recommencer. Peut-être pourra-t-on conserver encore au double obélisque la signification de «pays»; mais, à moins que l'hétéen fût une langue à inversion, comme par exemple le grec, qui pouvait dire τῶν Ἀσσυρίων βασιλεύς, il faudra renoncer à celle de «roi» pour l'obélisque simple¹⁾, et les quatre petits traits verticaux (F), qu'on regardait comme la terminaison du nom de pays, formeront peut-être au contraire la fin du nom royal. Après avoir fait œuvre déplaisante de démolisseur, je voudrais essayer à mon tour d'édifier. Je n'ose espérer qu'une observation que j'ai faite, et dont je vais entretenir le lecteur, compte comme une découverte, ni qu'elle mène bien loin. La voici toujours telle qu'elle est.

Si l'on veut bien se reporter à l'inscription n° I de Hamath²⁾, on pourra remarquer, juste au milieu de la 3^e ligne, un signe ayant la forme ①. C'est évidemment le même signe qu'on retrouve ainsi fait ① deux fois à la ligne 2 de Hamath II et une fois à la ligne 3. Les quatre fois, il est dépourvu de tout appendice. Au contraire, l. 2 de Hamath I et ligne 2 de Hamath II, nous trouvons le même signe avec un petit trait horizontal ou légèrement oblique tracé en appendice à sa droite; et je pourrais aussi

1) M. MENANT semble avoir reconnu de son côté que l'ordre proposé par M. SAYCE n'est pas le vrai; car, dans la *Revue Archéologique* de nov.-déc. 1885, p. 316, aux premières lignes, il assimile avec l'idéogramme de «roi» dans l'inscription de Tarqûtimme un signe qui a une grande ressemblance avec notre signe E, et non avec l'obélisque simple.

2) Mes citations se référeront toujours aux planches du livre de M. W. WRIGHT, *The empire of the Hittites*.

bien dire que cet appendice est placé à la suite du signe, puisque les lignes 2 de ces inscriptions sont à lire de gauche à droite. Un autre signe, ayant la forme ou , est écrit une fois sans aucun appendice à la ligne 4 de Hamath V; deux fois, avec notre petit trait tracé à sa gauche, aux lignes 3 et 4 de la même inscription. (Il est à noter que, dans Hamath V, les lignes 3 et 4, bien qu'elles se suivent immédiatement, sont toutes deux écrites de droite à gauche). Je pourrais citer, dans les inscriptions, plusieurs autres signes qui apparaissent tantôt dépourvus, tantôt munis de notre petit trait, si je ne voulais éviter d'être trop long. Je me borne à faire remarquer que le signe formé de quatre traits verticaux (F) dans l'inscription de la bulle de Iovanoff, porte justement l'appendice en question placé régulièrement à sa suite, (à droite dans la légende de droite, à gauche dans la légende de gauche); tandis que nous le trouvons dépourvu de cet appendice dans Hamath I, II et III, l. 1, — dans Jérabis I, A, l. 1, 2 et 5, et ailleurs encore.

Notre petit trait n'est pas d'ailleurs le seul appendice que les signes hétéens pussent recevoir. Il y a aussi ce que j'appellerai les deux oreillettes , qu'on trouve placées au dessous de certains signes, et que M. SAYCE a considérées comme le déterminatif affixe du pluriel. Voyez en des exemples dans Hamath V, l. 2, 4 et 5. — Il y a l'oreillette simple , placée à la suite des signes (Hamath V, à toutes les lignes), — et le double petit trait oblique , placé le plus souvent au dessous du signe (*passim*), mais qu'on trouve encore au dessous du signe (Hamath V, ligne 2 et Jérabis III, l. 3 et 4) et au dessous de deux autres signes (Jérabis I, A, l. 3 et D, l. 5).

Quel était le rôle de ces appendices? Je ne pense pas m'aventurer beaucoup en proposant d'y voir des signes

vocaliques. Naturellement, mon opinion doit entraîner cette conséquence que les Hétéens étaient parvenus, dans leur système d'écriture, à la décomposition de la syllabe, en d'autres termes à l'alphabétisme. Mais je ne trouve rien là d'inacceptable. On m'opposerait sans droit le système dont M. SAYCE est l'auteur, et qui fait dériver l'écriture chypriote, c'est à dire une écriture syllabique, de l'écriture hétéenne. Tout séduisant qu'il puisse paraître, ce système n'est encore présentement qu'une très brillante hypothèse. On ne saurait m'opposer non plus le nombre des signes déjà relevés de l'écriture hétéenne, nombre supérieur à celui des signes strictement nécessaires pour la constitution de n'importe quel alphabet. En effet, outre que les signes hétéens sont beaucoup moins nombreux qu'on pourrait le croire à première vue, nous avons l'exemple des Egyptiens qui, à côté de caractères décidément alphabétiques, ont maintenu jusqu'à la fin, dans leurs écritures, l'emploi de signes syllabiques et même idéographiques. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même chez les Hétéens? Les Perses, qui ont possédé un alphabet, avaient encore pourtant quelques idéogrammes; et l'on peut dire que l'alphabétisme pur ne s'est jusqu'ici rencontré que chez les Phéniciens et chez les peuples qui ont appris d'eux l'écriture.

Rien ne s'oppose donc en principe à ce qu'on puisse accepter l'opinion que je viens d'émettre. Il reste seulement à examiner si d'autres hypothèses présentent plus de vraisemblance. M. SAYCE a reconnu lui aussi de simples appendices dans deux des quatre signes que j'ai signalés tout à l'heure, et il en a donné des explications dont il faut tenir compte. Le signe que j'appelle les deux oreillettes est pour lui le déterminatif du pluriel, comme en assyrien¹); et le petit trait qui apparaît, entre autres endroits, après le signe F de l'inscription de Tarkondêmos, marquerait la fin des phrases ou des paragraphes²). Cette

1) *Transactions*, vol. VII, p. 302.

2) *Ibid.* p. 301.

seconde explication a contre elle une objection grave : à savoir que tous signes de ponctuation sont généralement inconnus des anciennes écritures. Et quant à la première, elle n'est toujours qu'une hypothèse dont la preuve demeure à fournir. Elle ne repose que sur la présence dans l'inscription d'Alep¹⁾, d'un groupe composé de deux obélisques simples ou, si l'on préfère, de deux bonnets royaux, dont le premier est surmonté des deux oreillettes, et sur la possibilité de traduire ce groupe par «roi des rois». Or j'ai montré plus haut que l'attribution du sens de «roi» à l'obélisque simple était au moins fort incertaine.

Il est cependant très vraisemblable que les Hétéens ont eu un signe servant à marquer le pluriel. Mais quand même nous devrions reconnaître ce signe dans l'un des quatre que j'ai énumérés, il en resterait encore trois inexpliqués; et un examen approfondi des inscriptions en fera peut-être découvrir de nouveaux. Le caractère bien tranché de signes appendices qu'offrent nos trois ou quatre signes, doit limiter assez étroitement le champ des conjectures qu'on peut faire sur leur valeur. On ne peut guère songer à les comprendre autrement que comme des déterminatifs du pluriel ou du duel, ou comme des indices vocaliques. Et j'ai gardé pour la fin une remarque qui me paraît plaider plutôt en faveur de la dernière interprétation.

Les signes dont nous nous occupons ne sont pas également semés dans toutes les inscriptions hétéennes. Assez fréquents à Hamath, ils sont rares dans Jérabis III, plus rares encore dans Jérabis I et II. N'aurions-nous pas là quelque chose comme deux systèmes d'orthographe différents? Et ne pourrait-on supposer que l'usage préférerait à Hamath ce que la grammaire hébraïque nomme la *scriptio plena*, tandis que chez les scribes ou, pour moins généraliser, chez certains scribes de Jérabis, la *scriptio defectiva* était

1) Et j'observe qu'on ne connaît cette inscription, aujourd'hui détruite, que par des copies peu satisfaisantes.

en faveur? L'omission facultative d'un ou de deux signes servant à marquer le pluriel et le duel¹⁾ s'expliquerait très bien par la supposition d'une orthographe entièrement phonétique des duels et des pluriels dans certaines inscriptions. Mais l'omission ou la rareté dans tel groupe de textes d'un ensemble de quatre signes appendices, et peut-être de plus de quatre, fréquents au contraire sur tels autres monuments, ne comporte guère, si elle a été constatée avec certitude, que l'explication que j'ai présumée: notation indifférente des voyelles en hétéen, comme de quelques signes-voyelles en syriaque et en hébreu.

Aux hétéologues de décider de la justesse de mon hypothèse. Elle permettrait, si elle était admise, de déterminer presque sûrement la valeur d'un de nos quatre signes vocaliques. En effet, soit qu'on veuille avec M. SAYCE voir la fin du nom de pays *Ermê* dans le signe hétéen de la bulle de Iovanoff composé de quatre traits verticaux et d'un trait appendice horizontal (F), soit qu'on préfère voir dans ce signe la fin du nom royal, et qu'on lise ce nom *Tarqûdimme*, *Tarqûmume* ou *Tarqulalte*, c'est toujours la lecture *c* qui s'imposerait pour le petit trait appendice. Mais cette même hypothèse mettrait peut-être sur la voie d'un résultat plus important. Il est encore des savants à qui l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien ne semble pas établie d'une manière indubitable. La signification des noms des lettres phéniciennes, très claire dans un grand nombre de cas, ne présente aucun rapport avec le sens des hiéroglyphes auxquels on a voulu faire remonter ces lettres par l'intermédiaire de l'hiératique. D'autre part, à en juger même par les plus vieilles inscriptions des Phéniciens que nous possédions, il eût fallu à ce peuple une grande bonne volonté pour distinguer, dans les formes si réduites et si pratiques des caractères de son écriture, les

1) Encore ce dernier nombre est-il d'un emploi trop rare pour qu'on puisse en rencontrer souvent le déterminatif dans des inscriptions aussi courtes que celles aujourd'hui connues.

images d'une tête de bœuf, d'une maison, d'une porte, d'une main, etc. Quels principes auraient donc pu le guider dans le choix des noms qu'il a imposés à ces caractères? La plus naturelle logique voudrait que les Phéniciens aient nommé leurs lettres «bœuf, maison, porte, main», parce-qu'elles étaient les dernières simplifications d'hiéroglyphes ayant représenté ces objets. Pour mieux dire, ils n'ont pas dû nommer leurs lettres; ils en ont reçu les noms en même temps que les formes. C'est seulement de l'écriture chypriote que jusqu'ici on a cherché à remonter à l'écriture hétéenne. Je ne prétends nullement porter un jugement défavorable sur les essais de M. SAYCE, et il est très possible que l'avenir lui donne raison. Les rapprochements qu'il a établis entre quelques signes hétéens et chypriotes demeurent sans aucun doute très frappants. Cependant, il ne serait peut-être pas absolument injustifié, ni inutile d'essayer d'une autre méthode de déchiffrement et d'aborder par la comparaison de leurs signes avec les signes phéniciens les inscriptions hétéennes¹⁾. Je crois qu'on n'aurait point de peine à y démêler les images de tous les objets dénommés dans l'alphabet hébreu. On y trouve au moins deux représentations distinctes de la main, ce qui pourrait expliquer que deux signes phéniciens, *yôd* et *kaph*, tirent de la main leurs appellations. Enfin je me hasarde à remarquer qu'une lettre phénicienne est appelée תת. Y aurait-il, malgré la différence des racines indiquée par l'orthographe, quelque rapport entre ce nom et celui des Hétéens, des תת תת?

1) M. le docteur BEZOLD, toujours parfaitement renseigné sur les publications qui concernent nos études, m'apprend que cette idée se trouve déjà dans le 1^{er} volume (p. 238) de la *Geschichte des Alterthums* de M. ED. MEYER, ouvrage dont je n'ai pas encore pris connaissance.